

Études littéraires africaines

DEMAISON (André), MILLE (Pierre). *La Femme et l'homme nu* [roman] [1924]. Présentation de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2019, 192 p. – ISBN 978-2-343-16597-4



Pierre Halen

Number 47, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1064769ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1064769ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Halen, P. (2019). Review of [DEMAISON (André), MILLE (Pierre). *La Femme et l'homme nu* [roman] [1924]. Présentation de Roger Little. Paris : L'Harmattan, coll. Autrement mêmes, 2019, 192 p. – ISBN 978-2-343-16597-4]. *Études littéraires africaines*, (47), 196–199. <https://doi.org/10.7202/1064769ar>

hélas, qu'au-delà de la variété d'un ensemble qui comprend aussi bien des essais que de la fiction, il est possible de trouver la cohérence de la trajectoire d'Albert Memmi en examinant ses fiches et notes préparatoires, qui se comptent par milliers. Dressant le portrait de l'écrivain en « artisan recueillant patiemment un matériau qu'il façonne ensuite » (p. 107), il recherche « les clefs de son processus de création » (p. 111) et adopte une approche génétique qui vise à révéler non la biographie reconstituée de l'auteur mais « le biographique » (p. 108) d'un écrivain qu'il qualifie de « Veilleur », de « Collectionneur » et d'« Organisateur » (p. 107-108).

Le présent volume permettra ainsi à tous ceux que l'approche génétique intéresse de trouver ses principes clairement réaffirmés et expérimentés : il va de soi que le lecteur pourra les appliquer à d'autres œuvres que celles de Sony Labou Tansi et Albert Memmi.

■ Dominique RANAIVOSON

DEMAISON (ANDRÉ), MILLE (PIERRE). *LA FEMME ET L'HOMME NU* [ROMAN] [1924]. PRÉSENTATION DE ROGER LITTLE. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. AUTREMENT MÊMES, 2019, 192 P. – ISBN 978-2-343-16597-4.

On sait que le programme éditorial de la collection « Autrement mêmes » est éclectique, bien que demeure constant le projet de redonner à lire des œuvres oubliées et situables dans le contexte de l'ère coloniale au sens très large (... « qui traitent, dans des écrits normalement rédigés par un écrivain blanc, des Noirs ou, plus généralement, de l'Autre »). Il y a d'heureux repêchages : des textes qui donnent à réfléchir, et même à mettre en doute des catégories pas si évidentes qu'on le voulait croire, comme celle de « colonial », précisément. Mais il y a aussi d'autres remises en selle moins intéressantes, dont l'intérêt est surtout d'érudition historique ; ceci n'est d'ailleurs en rien négligeable, car, s'agissant de littérature coloniale, nombre de critiques contemporains ne craignent nullement de s'y référer sans l'avoir lue : ils savent. Ils ne perdront donc pas leur temps à découvrir ce roman de 1924, qui va sans doute confirmer bien des préjugés, mais du moins sera-ce sur la base d'une lecture et non sur celle d'un *a priori*.

La Femme et l'homme nu est paru initialement en 1924, donc dans un contexte où la mémoire des « tirailleurs sénégalais » (appellation susceptible, on le sait, de concerner tous les soldats provenant des colonies de l'époque) est extrêmement sensible. La Première Guerre mondiale, et plus précisément la participation de l'Empire à

la défense de la France puis à l'occupation de la Ruhr, participation que la propagande allemande avait exploitée et exploiterait encore, a fait émerger en France une interrogation identitaire : la France était-elle, effectivement, devenue « plus grande » ? Au minimum, il était temps de s'occuper sérieusement de l'Empire (c'est le sens, notamment, de la préface de *Batouala* en 1921) ; mais au-delà, il fallait aussi répondre à la question de savoir si la représentation même du pays n'était pas durablement modifiée. On peut voir dans *La Femme et l'homme nu* une très claire réponse (parmi de nombreuses autres, non moins décidées) à cette question : non, décidément, il y aura toujours la France d'une part et l'Empire de l'autre, le même et l'autre (l'autrement même). Un roman à thèse, donc, qui se soucie peu d'*explorer* – pour reprendre un mot cher à Roger Little qui signe la présentation – ni la psychologie de ses personnages ni la sociologie des groupes en présence : tout est joué d'avance. Si le modèle naturaliste du roman expérimental est activé – comme c'est généralement le cas dans le roman de l'ère coloniale, roman africain compris –, l'expérience en question est pipée.

Rhétoriquement, c'est la structure classique du récit amoureux qui est ici mise en œuvre ; l'histoire d'un couple sert de parabole pour « démontrer » ce qu'il en est de l'avenir de la collectivité ainsi narrativement anticipée. En l'occurrence, un homme nommé Tiékoro, issu d'une société villageoise choisie pour représenter une certaine authenticité traditionnelle au fin fond de la Casamance, est attiré par le monde urbain et la possibilité d'y vendre des biens ; une fois en ville, fasciné par des tirailleurs à l'exercice, il décide de s'engager, et le voilà qui participe, en France, à la guerre, où il est blessé. Convalescent soigné sur la Côte d'Azur, il est visité par Vania, une exilée russe, donc « blanche » par la couleur de sa peau et par son milieu socio-politique. Elle est riche et fantasque, elle a l'habitude de voir ses désirs satisfaits et se moque des convenances. Elle fait en sorte que Tiékoro devienne son amant. Lorsque celui-ci est rapatrié, elle le retrouve à Dakar où il est caserné, et leur liaison reprend malgré un environnement social très hostile, surtout du côté de la petite bourgeoisie française locale, les femmes se sentant outragées par cette liaison qui ne se cache guère, les hommes se sentant privés par Tiékoro d'une intéressante conquête féminine possible. Finalement, des Sénégalais eux aussi hostiles au couple domino (ou peut-être sont-ce des hommes de main envoyés par des Français) tabassent Tiékoro qui trouve refuge chez une compatriote accueillante, avant d'encaisser sa prime de démobilisation et de repartir, par le train puis *pedibus*, dans son village lointain. Là,

auréolé d'un prestige nouveau et en recourant à des manœuvres qu'on qualifierait volontiers de peu démocratiques, il parvient à se faire reconnaître comme le nouveau chef du village. Les derniers mots sont pour creuser encore le fossé « infranchissable » entre les sociétés noires et blanches, puisque Tiékoro, dans l'*excipit*, semble tenir pour à peu près nulle la relation qu'il a eue avec Vania. Celle-ci, de même, a été reprise par les lois qui pèsent sur les identités « naturelles » : elle a entendu, sur les quais, des marins russes chanter des airs traditionnels, et s'est laissé réembarquer pour la France.

Roger Little présente fort bien les deux auteurs, André Demaison et Pierre Mille (la co-écriture se fait beaucoup à l'époque : les frères Tharaud, Marius et Ary Leblond...). Le premier, surtout, sans doute parce qu'il deviendra un suppôt du régime de Vichy et sera condamné à ce titre, trouve peu de grâce aux yeux de l'éditeur ; il est d'ailleurs plusieurs fois comparé défavorablement avec son contemporain René Maran, amateur lui aussi de récits animaliers mais qu'il traite différemment de l'auteur du *Livre des bêtes qu'on dit sauvages* (1928 ; nombreuses rééditions). Il faut préciser néanmoins que, de Mille et de Demaison, c'est le second le plus africaniste, et que c'est plus que probablement à lui que l'on doit l'essentiel des chapitres du début et de la fin du roman, les plus attentifs à décrire le groupe ethnique des Koniaguis (ou Coniaguis), dans le Fouta Djallon, et à lui aussi que le lecteur doit de lire une prose française farcie de xénismes africains (à propos desquels Roger Little formule d'intéressantes remarques).

Pierre Mille, plus âgé, est un polygraphe comme Demaison : il s'est montré très critique à propos des scandales congolais au début du siècle, et, dans les années 1920, il joue un rôle important dans la création de l'Académie des Sciences coloniales, de l'Association des Auteurs coloniaux et du Grand Prix de Littérature coloniale. Faut-il y voir, comme le fait Roger Little et comme le feraient, sans doute, bien d'autres observateurs aujourd'hui, une sorte de revirement idéologique, comme s'il n'y avait que les anti- et les procolonialistes ? Ce n'est pas sûr, du moment qu'on se souvient que le Pierre Mille de « L'enfer du Congo léopoldien » (1905), tout comme le René Maran de *Batouala* (1921) ou le Gide du *Voyage au Congo* (1927), et sans doute même aussi les concepteurs de la négritude, sont des réformistes convaincus de la faisabilité de changements conçus comme une accélération dans une histoire de progrès et d'intégration que la France doit garantir.

C'est précisément dans cette bûche que les deux auteurs enfoncent leur coin : il n'y a pas d'intégration possible, d'une part ; l'avenir de l'Afrique, d'autre part, sera certes moderne, du fait même des contacts que symbolise l'expérience des tirailleurs, mais d'une modernité représentée ici de manière plutôt pessimiste par le nouveau pouvoir obtenu par Tiékoro sur les siens (associé à la corruption, au népotisme, à la boisson et, pour le chef, au *farniente...*). La seule volonté de distraire un public sensibilisé à l'exotisme colonial ne justifie pas une telle démonstration ; c'est cette dernière qui explique aussi que les « relations humaines » (p. XIX) ne soient pas davantage approfondies par les deux auteurs : pour eux, les héritages identitaires sont déterminants, et il n'y a pas d'évolution possible. Une aristocrate russe restera prisonnière de ses caprices (il était sans doute inimaginable, pour les auteurs, qu'une Française, forcément raisonnable, se laisse ainsi aller) ; un Koniagui, devenu tirailleur ou non, restera un Koniagui. En ce sens, *La Femme et l'homme nu* est un roman raciste, à la fois colonialiste (en ce sens qu'il plaide en faveur du maintien de la séparation des groupes) et anti-colonialiste : il ne prône en rien l'intégration réelle des colonies dans une France « plus grande ». Quant à la Fin de l'Histoire envisagée ici, elle a presque des accents kouroumiens, le sens de l'honneur et la mélancolie en moins sans doute.

L'édition de ce livre est bien faite, et la présentation assurée par Roger Little est d'autant plus intéressante qu'elle considère, d'une part, les phénomènes stylistiques et linguistiques ; et qu'elle est le fait, d'autre part, d'un spécialiste du récit amoureux et de l'histoire des variantes du couple « domino » (voir son ouvrage de 2001 : *Between Totem and Taboo : White Woman, Black Man in Francographic Literature*).

■ Pierre HALEN

DIALLO (MOUNIROU), *LE CONCEPT ET LE ROMAN : PHILOSOPHER AVEC LA LITTÉRATURE EN AFRIQUE NOIRE*. PRÉFACE DE BONAVENTURE MVE ONDO. PARIS : HERMANN ÉDITEURS, 2017, 256 P. – ISBN 978 2 7056 9434 0.

Le débat lancé autour de 1945 à propos de l'existence d'une philosophie africaine n'est pas sans lien avec la Négritude, née autour des 1930. C'est dire que la littérature constitue un paradigme consubstantiel à la réflexion philosophique africaine, de Placide Tempels à Achille Mbembe, en passant par Marcien Towa, Paulin